

VISAGES MUTANTS DU PECHE DU CHRISTIANISME AFRICAIN

Philippe B. KABONGO-MBAYA¹

L'inculturation, la transmission, la réception : des vocables qui font la trame de la préoccupation au centre de cette session. Mais que recouvre donc cette préoccupation ? S'agit-il de l'inculturation de la foi ou de la Parole de Dieu ? On le pressent : le geste est missionnaire. Or, de la même manière qu'il n'y a pas de transmission sans réception, il n'y a pas de réception sans restitution. De quelle manière circule l'objet de l'annonce de cette Parole, qui est le salut ? Entre son « origine » et sa destination, la foi semble avoir une destinée. Un cheminement compliqué fait de malentendus et même de regrettables quiproquo. Une destinée où traductions, interprétations et autres « actualisations » jouent un rôle considérable. D'où l'importance de placer et de nommer l'ensemble de ce processus dans un mouvement de *contextualisation*. Toujours à nos risques et périls.

Nous sommes à l'orée du XIX^e siècle au cœur de l'Afrique. L'expansion de la « civilisation » s'accompagne des élans missionnaires aussi irrésistibles qu'impressionnants. Le centre du continent fascine et polarise les vocations évangélisatrices.

Les Blancs et leur « péché »

Etabli dans un village vers l'embouche du fleuve Congo, un jeune missionnaire a coutume d'haranguer les autochtones. Ses prédications sont traduites par ses aides locaux. Il constate au bout d'un temps que les gens viennent de moins en moins. Il prend conscience que quelque chose ne va pas. Or, tous ses sermons insistaient sur les « péchés », que les traducteurs rendaient par le mot « mal ». Les villageois avaient compris que le jeune blanc les traitait de « criminels » ou de « malfaiteurs ». Un jour, ils ont fini par le lui dire en protestant : « Peut-être vous autres hommes blancs êtes ainsi, mais il n'en est pas de même pour nous. » Le prédicateur se rendit enfin compte qu'il était possible d'annoncer la bonne nouvelle sans parler préalablement du « péché ». Cette déconvenue servit à quelque chose, Il réalisa que la proclamation de l'amour de Dieu pour toute personne quelle qu'elle soit conditionnait l'acceptation de l'Evangile.² Cet ajustement de discours permit au jeune envoyé anglais de retrouver une certaine audience, puis une réelle attractivité parmi les autochtones.

¹ Pasteur de l'Eglise protestante unie de France, Docteur en théologie, chercheur en sociologie.

² Philippe B. KABONGO-MBAYA, *Eglise du Christ au Zaïre, analyse historique et sociologique de sa formation et recherche étiologique de ses déterminants*, thèse de doctorat en théologie, Université des sciences humaines de Strasbourg, 1989, pp. 83-84, voir la note 70 de cette même page.

Plus qu'un simple quiproquo, l'incident montre non seulement la difficulté de la traduction-transmission, mais encore l'articulation entre le « péché » et la « grâce », ou le salut dans une certaine théologie protestante. C'est de milieux et de mouvements piétistes, notamment *via* les effervescences engendrées par les épisodes des Réveils dans le protestantisme anglo-saxon, qu'est sorti l'emballement missionnaire évangélique. Avec sa théologie en trois étapes : 1) prise de conscience du « péché » individuel ; 2) conversion individuelle ; 3) vie nouvelle en Christ (ou salut). Toute la prédication protestante classique repose sur ce schéma. Toute la rhétorique missionnaire repose sur cette conviction, qui joue comme un dogme intériorisé. L'ensemble du schéma structure une méthodologie et se confond avec elle. Le processus est linéaire. Insister sur le « péché » donne tout son relief à la réalité du salut, comme l'ombre rehausse la lumière. C'est pour cette raison que dans les milieux très « évangéliques », seuls les anciens « pécheurs » deviennent des grands propagandistes des « merveilles de Dieu ». N'est-ce pas aussi pour cette raison que le livre des Actes des Apôtres reste aujourd'hui encore un best-seller de l'imaginaire « évangélique » ?

L'échec rencontré par le jeune missionnaire anglais chez les Bantu nous oriente vers un problème de fond, qui apparaît d'abord sous l'aspect d'un choc entre les cultures. Comment nommer le « péché », puisqu'il est un peu plus qu'un mal naturel ou un méfait commis, dans leur banalité ? Cerner le mal dont on parle, n'est-ce pas également chercher à savoir de quoi on peut être sauvé ?

Le mal pour les autochtones

Un « mal » dans ces contrées, à l'époque comme pour des larges milieux aujourd'hui encore, est appréhendé comme un tort fait à autrui. Cet « autrui » est cependant une catégorie très vaste ; il peut être un vivant ou un mort, parmi les proches, les voisins, voire des inconnus. Dans l'imaginaire lignager, « autrui » mort est par excellence un terme générique pour désigner les « ancêtres » ou les mânes. Mais cela va loin : l'« autrui » peut renvoyer à la nature ou au réel qui nous environne.

A cause du mystère qui nécessairement l'enveloppe, un « mal » peut avoir la signification d'une « malédiction », en particulier quand l'acharnement des malheurs est avéré.

Dans ces cultures, cependant, le « mal » est presque toujours quelque chose qui se répare. Quand il est découvert, le « mal » réclame amendes ou sacrifices afin d'éviter qu'il ne reste « vivant », actif, qu'il ne prolifère, qu'il s'intensifie ou se prolonge en des conséquences immaîtrisables, mortifères ou meurtrières. Ce que l'Afrique ancestrale³ savait du « mal » ne semble pas être une vision essentialiste du problème. Les proverbes, les rites et les

³ John S. MBITI, *Religions et philosophie africaines*, Clé, Yaoundé, 1972.

conduites montrent des appréhensions de ce sujet qui, pour ne pas être des théorisations abstraites, reflètent une richesse symbolique impressionnante. Le « mal » est « objectif ». Il est cet acte, cette conduite qui passe outre l'interdit, qui transgresse tel interdit connu de tous. Le mal est là. Les sages l'appréhendent par la symbolisation et en connaissent les soubassements. Le commun des hommes passe par la ritualisation. Le mal relève de la vie réelle, qu'il menace, dans un ordre social perturbé et perturbant. C'est dans l'enchevêtrement de relations, dans leur interaction, que le mal s'expérimente.

Le primat étant accordé à l'harmonie, la « gestion » du « mal » comme « faute » trahit les limites de sa représentation. C'est un problème compliqué, qui ne pourrait pas être correctement abordé dans le format de cette contribution.

Un quiproquo peccamineux

Il est significatif que les villageois qui refusèrent les harangues du jeune prédicateur anglais aient compris qu'être « pécheur » voulait dire être « criminel », « mauvais » ou « malfaiteur ». Au regard de la théologie piétiste et de sa bonne foi, ces autochtones ne pouvaient être que victimes de leur condition d'ignorance ; leur comportement ne pouvait même pas apparaître comme du déni, vu les convictions « civilisatrices » de l'époque ! Mais, ne pas connaître Jésus-Christ est-ce une transgression ? Oui, pour le jeune Anglais. Car c'est demeurer dans le « péché », c'est-à-dire la situation « naturelle » de l'autochtone. Ses croyances, ses pratiques « païennes », ses dieux, bref toutes ses autres « superstitions » ne sont qu'« idolâtrie ». Que cela échappe à l'autochtone, rien de surprenant. La question éthique, c'est autre chose. Or les villageois savent qu'ils n'ont causé de tort à personne. Le quiproquo missionnaire, provoqué de bonne foi par l'évangélisation, rejoint nettement le « malentendu colonial », suscité et pérennisé par la geste « civilisatrice » des conquérants.

Ce qui est rapporté de ce missionnaire pionnier est instructif à un autre égard. Protestant de leur « innocence », les villageois accusent le jeune prédicateur piétiste. « C'est toi qui est mauvais ». La dialectique du « mal » commis et du mal « subi » joue en creux dans cette relation. La plainte surgit là où le missionnaire ne l'attendait pas. Et c'est le renversement de l'accusation.

Retenons ici surtout l'équation du « mal commis » et du « mal subi ».

II

Après la désillusion de l'évangéliste anglais chez les Bantu, qui portait sur la dénonciation du péché comme une propédeutique du salut, nous voici au ^{xxi}^e siècle. Quelle prédication se déploie aujourd'hui en Afrique noire contemporaine ?

Sous le lien ci-dessous, on peut visionner une scène pleine de renseignements, en activant la vidéo : <https://www.facebook.com/eddy.kapundju/videos/1610356695657662/>. Le document est on ne peut plus parlant sur l'aventure incroyable de l'Evangile, sur sa mutation en terre africaine. Serions-nous devant une nouvelle « évangélisation », portée par les Africains et pour les Africains ? Le défi du mal est affronté, mais le péché, lui, n'est jamais nommé !

En 1969, lors du Symposium des évêques d'Afrique et de Madagascar à Kampala (Ouganda), le pape Paul VI avait lancé : « Africains, vous êtes désormais vos propres missionnaires »⁴. Tout au long des années 1970-1980, le pasteur Seth Ametefe Nomenyo⁵ plaidait vigoureusement en faveur de « Tout l'Evangile pour tout homme ».⁶

Depuis la tombe de Jésus

Le document visuel sous le lien susmentionné interpelle. Dans un décor qui évoque les contrées proche-orientales, on voit un homme noir, vêtu d'une robe blanche, coiffé d'un vague kipa, une croix pectorale pendante, qui descend posément des marches vers un lieu qu'il dit être la « tombe de Jésus ». Toutefois, ceux qui ont déjà visité le saint sépulcre décèleront immédiatement la supercherie. Le ton de sa présentation est pourtant bien convaincant.

L'homme procède par étapes. Premier temps, il est dans une simple posture d'un guide de musée. Deuxième temps, il endosse la position biblique de témoin et affirme que c'est là que Jésus avait été couché et ressuscité d'entre les morts. Intervient ensuite le troisième moment où l'homme se transforme en prédicateur et le ton de sa voix monte et se fait véhément. De prédicateur « attestant », le voilà transfiguré par l'ampleur de ce qu'il affirme et les gestes qui s'en dégagent. L'homme a définitivement investi le lieu. Et persuadé d'être investi lui-même par une autorité fabuleuse, c'est dans la posture d'exorciste qu'il se tient désormais, à la faveur du charisme du lieu d'où il parle, de la puissance du lieu où il se trouve. « Je te parle depuis la tombe de Jésus... », déclare-t'il en hurlant. Cette revendication d'une autorité référée au Christ ressuscité renforce l'impression d'une légitimité magique, une puissance tellurique rendant irrésistible ce qu'il dit et donne à voir...

⁴ Bénédet BUJO, in Juvénal ILUNGA MUYA « *Théologie africaine au XIX siècle* » Vol II, Academic Press, Fribourg, 2005

⁵ Togolais, ce pasteur a d'abord été le représentant de la CETA (Conférence des Eglises de toute l'Afrique) en Afrique de l'Ouest, puis l'un des dirigeants de la CEVAA (Communauté évangélique d'action apostolique), à ses débuts où ses apports bibliques et réflexions théologiques trouvaient une réelle audience.

⁶ « L'Evangile s'adresse à tout l'Homme et à tous les Hommes. Pour qu'il soit entendu, compris et vécu, il doit être traduit dans le langage que les gens comprennent, afin de les rejoindre dans leur vie quotidienne. » Cette reformulation rend plus compte de la nécessité de l'actualisation de l'Evangile dans tous les contextes culturels où s'annonce la Parole de Dieu. Le propos initial de Nomenyo était plus profilé et concernait en réalité le dépassement de la sotériologie missionnaire, qui semblait ne s'intéresser qu'à certains aspects de l'Evangile et qui, dans le même geste, ne ciblait que des dimensions traditionnelles de la vie chrétienne. La maladie, la pauvreté, précarité de la vie paraissant comme extérieur au salut. <http://www.cevaa.org/actualites/la-brochure-d2019animation-theologique-consulable-en-ligne...>

Une « délivrance » loufoque

Tout son message devient un déluge d' « obus verbaux » : « Je te déclare... Je détruis toute puissance obscure, tout vampirisme, puissance de sorcellerie... » Il vitupère contre la maladie, les difficultés « dans ta vie, tout ce qui empêche la paix. » Viennent en désordre les promesses : « aussi vrai que Jésus Christ a été ressuscité », « ta vie ne sera plus la même ». Les solutions sont égrenées : « succès », « prospérité » et « guérison » ! A aucun moment le mot « péché » n'est prononcé dans le flot impétueux de sa dénonciation des maux.

Pendant cette scène, l'homme porte à la hauteur de sa poitrine un livre qui fait penser à la Bible. Mais aussi à un bouclier. En l'espace de quelques minutes, le lieu censé être l'enceinte du saint sépulcre est transformée en un champ de bataille. Un one man show spectaculaire vient d'y avoir lieu. Nous venons de voir une scène de « délivrance » ⁷ où le patient réel est absent, car c'est nous qui, virtuellement, le remplaçons ! En même temps, toute cette performance reste loufoque, bien que l'effet de gravité qui s'en dégage ne laisse guère indifférent. Avatar des cultures ancestrales dont certaines manifestations incitent à penser aux « possessions », aux transes comme modalités d'une hystérie apprivoisée ? N'allons pas trop vite. Cette lecture culturaliste, qui prend les choses à la lettre, comme elles se présentent, peut égarer le jugement.

Pas des péchés, mais des mauvaises puissances

Comment parler du péché en 2017 ? On pourrait dire que le questionnement général trouve ici un début de réponse. « Africains, vous êtes désormais vos propres missionnaires » ; « Tout l'Evangile pour tout l'homme » : ces visions ou revendications sont-elles honorées par de telles pratiques ? De la même manière que la prédication piétiste a pu être un symptôme d'une « aventure ambiguë », ⁸ au temps où émergeait l'ordre colonial, de la même manière ce thaumaturge auto-proclamé, mi charlatan, mi prédicateur, révèle les nouvelles logiques d'oppression qui ravagent les sociétés accablées. Dans cette scène de performance ⁹ exorciste, les situations évoquées et ciblées par le prédicateur ne sont nullement des « fautes », mais des fléaux. Des maux qu'il « chasse » de par l'autorité dont il se croit investi. Dans un ouvrage récent, Michaël Foessel ¹⁰ formule des remarques pertinentes sur cette posture de puissance, mais à partir du geste de consolation.

On n'a pas de peine à reconnaître derrière les fléaux en cause et leurs dépassements, la condition historique actuelle des sociétés africaines victimes de guerres, maladies, pauvreté, insécurité, précarité endémique de l'existence. Ce ne sont pas des sociétés ou des individus

⁷ Le terme renvoie à une pratique exorciste très emblématique au sein des Eglises dites de réveil [la version la plus répandue du pentecôtisme du mouvement charismatique en Afrique noire] : la « délivrance » d'esprits impurs, de démons, de malédictions, etc.

⁸ Cheikh HAMIDOU KANE a donné ce titre [*Aventure ambiguë*] à son roman bien connu, Julliard, Paris, 1961.

⁹ Au sens propre du discours qui accomplit cela-même qu'il énonce.

¹⁰ Michaël FOESSEL, *Le temps de la consolation*, Seuil, Paris, p. 42-50

« pécheurs » qui sont en cause, mais des situations et des destins personnels marqués par l'humiliation, menacés de mort. La supercherie a beau être trompeuse, elle ne demeure pas moins une parodie de cette souffrance, une parabole de la plainte sous les maux qui tenaillent ces pays et leurs habitants. L'exhibition du prédicateur parodie également les revendications sourdes, ou plutôt écrasées, de l'ensemble de ces populations qui aspirent à un ordre de justice. Le « succès », la « prospérité », la santé et la paix sont l'horizon de l'« homme capable »¹¹, qui refuse d'être simplement un jouet du mal ou de se complaire dans la victimisation.

Derrière l' « Evangile de la prospérité »

La vidéo permet de voir la distance qui s'instaure entre le christianisme colonial naissant et le christianisme des désastres, qui a actuellement une formidable emprise sur l'Afrique noire. La réception du discours sur le « péché » ou sur le « mal » est cependant complètement inversée. De la récusation d'un *mal commis*, ce que font les autochtones face au prédicateur anglais, on se retrouve en face de la dénonciation d'un *mal subi*. Celui que verbalise l'exorciste africain « depuis la tombe de Jésus ».

Si la prédication du jeune missionnaire fut contestée en tant qu'entreprise de culpabilisation gratuite, absurde et brutale, les imprécations hallucinées dans l'enceinte du « saint sépulcre » restent, quant à elles, simplement terrifiantes. Elles amalgament le *mal* et la *malédiction*. Une interprétation sociologique des flots de paroles de cet exorciste peut contribuer toutefois à cerner une idéologie de victimisation plus redoutable encore que la culpabilisation peccamineuse de la sotériologie piétiste ou ultra-protestante. Dans cette position, nommer le « mal », le renommer comme « péché », n'avait en définitive qu'une chose en vue : l'annonce du salut par la grâce au moyen de la foi, ce condensé classique de la dogmatique paulinienne. Dès lors, confesser « les péchés », ou plus exactement « le péché », n'est-ce pas aussi confesser le Christ comme Seigneur et Sauveur ? Les deux « confessions » participent ainsi du même mouvement, tout en se déclinant en deux séquences de signification, qui restent à la fois distinctes et solidaires. Pourtant...

Esaïe 52 n'est pas toute la Bible

Bien qu'elle soit biblique, la certitude que « Christ est mort pour nous » (à cause de nos péchés), cela depuis Esaïe 52 et son énigme du serviteur souffrant, cette certitude accorde au péché une nécessité sotériologique qu'il convient sans cesse de reprendre ; c'est le cadre sacrificiel, expiatoire, d'une compréhension hégémonique du salut qui demande à être réinterrogé sans relâche¹². Car la manière dont le péché entre en scène dans les récits et les enseignements des Ecritures est trop diverse, trop riche, pour qu'on puisse se contenter

¹¹ Paul RICOEUR, *Parcours de la reconnaissance*, Seuil, Paris, p. 140-143.

¹² Dans un modeste essai sur la question, et s'agissant de la relation que Jésus « guérisseur » a écartée entre le mal et la maladie, j'ai compris que Christ a opéré une sorte de « désenchantement » du péché. « *Paroles et gestes pour guérir. Eléments de réflexion sur l'accueil de la guérison*, inédit, 2005, p 28.

d'un « OPA » que la sotériologie classique impose et dont saint Anselme est le signe¹³. L'ampleur du problème se mesure, quand, devant ce qu'en dit Augustin, l'évêque d'Hippone, on reste désarmé, tout tremblant.¹⁴

En revanche, l'emboîtement du mal et de la malédiction crée un raccourci où tout porte sur le corps, avec ses heurs et ses malheurs, un espace unique de « sauvetage », dont « la délivrance » est le nom. Cette corporéité du péché présente une consubstantiation du salut « dans », « avec », et « sous » des corps souffrants et désirants. Finitude, culpabilité devant Dieu¹⁵ : voilà la certitude essentielle et unique. En tant que réalité fondatrice, elle ne se ramène pas sans reste à l'expérience de la culpabilité.

Au travers des nouveaux protestantismes radicaux, voire « radicalisés », les malheurs de la vie sont sollicités, mis en exergue, dans leur immédiateté, mais aussi convertis par la même urgence en une promesse : « succès », « réussite », « prospérité » ! La prédication piétiste de la culpabilité comme celle de la « prospérité » se proposent d'offrir, toutes les deux, les choses et les biens du salut. Des biens symboliques pour la première, des biens concrets pour la deuxième, mais pas seulement. Un questionnement ultime reste cependant toujours posé. Est-il possible d'opérer un décentrement vis-à-vis de la question du mal et du péché ? Non pas pour contourner la suspicion, voire l'accusation des modernes, portée contre l'anthropologie que ces questions soulèvent.

Une anthropologie sinistre et la « fêlure secrète »

Depuis Nietzsche, notamment, l'Occident amateur des bonheurs et des libertés, dénonce les sotériologies et les accuse de répandre une anthropologie sinistre, dévastatrice pour la dignité et la grandeur des humains. On peut entendre la réplique en face : le déni de finitude n'est-il pas plus pervers encore pour notre liberté, pour notre responsabilité ? Quel « salut »

¹³ François VOUGA, *La religion crucifiée*, Labor et Fides, Genève, 2013, éclaire cette question et montre, étonné, comment Martin Luther, après avoir posé les fondements d'une nouvelle sotériologie à partir de la « théologie de la croix », s'est rallié à saint Anselme.

¹⁴ Cf. *Sermon sur la conception de la Vierge*, Mystères, T.II, cité par Nicolas-Silvestre GUILLON, *Augustin, évêque d'Hippone, docteur d'Eglise*, 133-134. L'étiologie théologique du mal, du péché, est une construction impressionnante chez Augustin : « Le comble de notre misère, c'est que notre misère même, quoique humiliante, ne nous humilie pas; et que, malgré tant de sujets qu'elle nous donne de nous confondre, nous ne laissons pas d'être encore remplis d'orgueil. Pour être aveugles, faibles, pauvres, misérables (car fussions-nous d'ailleurs les dieux de la terre, tel est, en qualité d'enfants d'Adam, notre apanage et notre sort), nous n'en sommes pas moins prévenus d'estime pour nous-mêmes. Pour être dégradés et dépouillés de tous les privilèges de l'innocence, nous n'en sommes pas moins contents de nous-mêmes, pas moins occupés de nous-mêmes, pas moins amateurs ni moins idolâtres de nous-mêmes ».

<http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/bourdaloue/vol3/014.htm>

¹⁵ Daniel Olivier, ancien professeur à la faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris, avait coutume de dire que Martin Luther, le Réformateur, était « Docteur ès péché » ; je l'ai entendu dire cela au cours d'une conférence. Mais je ne me souviens pas si c'était « ...ès péché » ou « ...ès péchés ». Ce qu'il disait comme boutade revenait à souligner que Luther n'a cessé de vouloir comprendre et de défendre et d'annoncer la grâce de Dieu.

est donc offert par le rêve de cette innocence revendicatrice ? Quelle fêlure imperceptible balafre l'intégrité de cette conscience de cohérence et de toute-puissance ?

En mars 2017, l'Institut supérieur d'études œcuméniques (ISEO) à Paris, avait consacré sa journée traditionnelle de colloque au thème de péché. « Comment parler du péché en 2017 ? ». Nous étions pratiquement à quelques mois des grandes festivités marquant les 500 ans de la réforme protestante, dont le cadre historique au 16^e siècle a été résolument marqué par la contestation que l'on sait des « Indulgences » par Martin Luther.

Pour ce colloque de l'ISEO, le visuel comportant le programme paraissait plus éloquent que beaucoup d'élucidations savantes sur le mal et sur le « péché ». Sur une plaque de pierre, on voyait l'image d'une pièce polie, méticuleusement lissée, épurée. La plaque était cependant fêlée. Une trace à peine visible la traversait, non pas sur sa partie sombre, mais précisément sur celle qui était claire. On croirait un fil tenu, qui passait malencontreusement là, de haut en bas. Un défaut ! Non. Le contraste était fort entre la solidité visible de la pièce et ce « presque rien » qui ne brisait pourtant pas l'unicité ou l'être-ensemble de cette plaque. Mieux qu'une simple illustration, ce visuel donnait à voir ce que Paul Ricœur nomme « fêlure secrète »¹⁶. Une belle métaphore. Elle résumait à elle seule l'essentiel de ce qui est à dire sur le péché, le mal, la finitude, la promesse.

Car enfin, la vraie question suggérée par cette image pourrait être tout simplement celle de savoir ce que cette « fêlure secrète » cherche à traduire. Est-ce notre fragilité, notre vulnérabilité ? Ou bien plutôt ce que précisément nous sommes en tant que « fêlure » visible ou « secrète » ? Ce que nous sommes et ce que nous avons sont de deux registres irréductibles.

III

L'obscurité du péché est tout aussi insondable que l'énigme du mal. La rationalisation de la prédication, de la théologie en amont, soutient la catéchèse et la pédagogie de nos discours. La prédication piétiste de la régénération, comme celle de l' « Evangile de la prospérité », sont des mises en ordre de discours, des propositions de sens, qui restent sans cesse menacées par des contresens, toujours en position de se dégrader en des absurdités pathétiques, ravageuses. France Quéré soulignait avec justesse que le mal ne s'explique pas ; vouloir le faire c'est déjà le justifier. Jésus, note-t-elle, « prie ses disciples de ne pas tourner la tête vers la nuit compacte de la douleur : rien n'y luit ; le mal ne s'explique pas. S'il s'expliquait, il serait légitime. »¹⁷ Résignation ? Non, plutôt liberté de consentement, prélude à d'autres positionnements. En voici un.

Provocation et protestation

¹⁶ *Philosophie de la volonté*2, *Finitude et culpabilité*1, *L'Homme faillible*, Aubier, Paris, 1960, p. 149.

¹⁷ France QUERE, *Si je n'ai pas la charité*, Desclée et Brouwer, Paris, 1994, p. 44.

Après tout ce que les sciences humaines ont apporté, en ce temps de banalisation du mal et de la mort en vrac, valait-il la peine de revenir encore sur le « péché », bardé de ses « trésors » de culpabilisation ? Qui y avait-il justifiant la nécessité d'en *parler* ? Quelle urgence y avait-il à en vérifier la théorie ou la simple annonce ? Puisque toujours le mal excède le péché, rouvrir ce sujet pouvait paraître comporter quelque chose d'une provocation ! Car l'on ne voit pas quelle altération l'aurait affecté s'il avait été positivement formulé : « Comment parler de la grâce en 2017 ? ». Provocation donc ! Puisque le terme nous tend la perche, parlons-en ! La provocation c'est à la fois le fait d'« appeler pour », mais également d'« appeler sur » ; à l'instar d'une « épiclèse » ! Provoquer comprend enfin le sens d'occasionner, de déclencher, de causer quelque chose. Quelle conscience nouvelle le péché peut-il « provoquer » sur les détresses intimes et les malheurs collectifs d'aujourd'hui ? Ces interrogations ne sont pas les seules qui soient désarmantes face à ce sujet.

Est-il possible en revanche de regarder le mal et le péché sous l'angle de Dieu, par le regard qui est le sien ? Ce n'est pas une hypothèse hasardeuse ou prétentieuse. C'est au contraire ce que Jésus met en scène au travers des paraboles et des actes de puissance rapportés par les Evangiles. Une formule de Jean Nabert peut nous servir de guide. Le mal, c'est ce que notre intelligence ne peut comprendre et, en même temps, ce que notre volonté ne peut accepter. Cernée en ces impasses anthropologiques, notre conscience proteste. Face au mal et au péché, l'urgence ne semble pas être la compréhension de ce qu'enseigne ou ce que croient les chrétiens, mais la transformation de l'inacceptable. Cette direction n'est-elle pas celle qui convient si l'on veut rechercher le sens de l'action « exorciste » de Jésus, la signification de son activité de thaumaturge ?

« Le ministère de Jésus est fortement émaillé des paroles de jugement prononcées non pas contre ceux et celles qui étaient des « pécheurs notoires », mais envers ceux qui étaient dévoués à l'éradication des péchés', qui harcelaient et condamnaient les pécheurs 'patentés', ou supposés, les mettant au banc de la communauté. Jésus, certes, fait la distinction entre le péché et le pécheur. La Bible et la tradition nous apprennent, en effet, que Jésus aime les pécheurs et combat le péché. »¹⁸ C'est là aussi que l'on prend toute la mesure de l'indignation de Dieu, de sa protestation en faveur des humains. Une protestation qui relève et qui guérit.

Une piste audacieuse

La question peut prendre un tour plus audacieux : entre le Dieu biblique et nous, lequel s'intéresse réellement au « péché », pour qui cela représente-t-il un intérêt concret ? J. Jérémias, commentant l'épisode de la 'purification du Temple' par Jésus, a eu cette remarque dont la pertinence pour notre sujet est époustouflante ! « Les prêtres abusent de leur mission, qui est de célébrer le culte divin, pour en faire une occasion de commerce et de

¹⁸ Philippe B. KABONGO-MBAYA, *Paroles et gestes pour guérir*, op.cit., p. 14.

profit. Ils encourent ainsi une responsabilité effrayante : ils mettent Dieu au service du péché »¹⁹. Ce propos est on ne peut plus éloquent sur la question de l'enjeu du péché. Pour quelle raison les 'fonctionnaires du sacré' s'attachent-ils tant à *l'enchantement du péché*, à son affirmation, à sa visibilité dans les consciences, à sa visualisation et à son exorcisation au moyen des paroles et des gestes rituels ? La réponse tombe sous le sens : s'ils faisaient le contraire, ils scieraient la branche sur laquelle ils sont assis²⁰.

Le mal commis réclame habituellement parmi les hommes jugement, « réparation », « peines », « expiation ». Le mal subi attend pardon, libération contre le rapt de l'avenir, paix et réconciliation. Aucune théologie sérieuse ne peut mécaniquement transposer aujourd'hui ces mécanismes sur Dieu, forcer son amour et sa justice à porter des gants trop larges ou trop étroits pour sa main. Ce n'est jamais sciemment ou de plein gré que nous « mettons Dieu au service du péché ». Comme nous l'avons vu au début de cette contribution, le jeune prédicateur anglais chez les Bantu l'a appris à ses dépens. De son propre aveu, il reconnut qu'il aurait dû commencer ses prêches en insistant sur l'amour de Dieu et non sur le péché.

Devant Dieu, les « péchés » sont des hypostases du mal. En parler correctement revient à le nommer ultimement, c'est-à-dire en tant que ce que Dieu rend à son *néant*. Par ses actes de puissance, par la logique de changement impliquée dans ses paraboles, Jésus renverse les logiques du désespoir et de la mort. En effet, de même qu'avoir la foi signifie le fait de placer toute sa confiance en la foi de Jésus-Christ²¹, de même s'en remettre à Jésus-Christ c'est l'accueillir et le confesser également à ce titre-là, à savoir : celui qui dé-fatalise non seulement le mal et la souffrance, mais avant tout cela-même qui se love dans la réalité du péché et de son néant.

¹⁹ Joachim JEREMIAS, *Théologie du Nouveau Testament*, trad. de l'allemand, Cerf, Paris, 1973. p185 ; c'est moi qui souligne. Voir également Ch.SENFT, *L'Evangile selon Marc*, Labor et Fides, Genève, 1991, pp. 34-35, pages qui comportent des indications pertinentes sur les scribes.

²⁰ Pour la dernière partie de cette contribution, op.cit. p. 12.

²¹ L'épître aux Romains, 3,28 et l'épître aux Galates 2,16. C'est toute la densité de cette expression paulinienne, « πιστεως Ἰησοῦ Χριστοῦ », qui reste décisive. En opposant la foi en/de Jésus-Christ aux œuvres de la loi, Paul ne substitue pas la foi à la loi. La foi est autre chose qu'une nouvelle œuvre de l'homme. "La foi du Christ" en son Père est première.[...] Ainsi, plaçant toute sa confiance uniquement en cette foi-là, l'homme cesse-t-il d'être au centre de sa préoccupation. C'est une sorte de révolution copernicienne au plan théologique. Ni les œuvres, ni même la posture "croyante", mais la capacité de se poser et se déposer avec confiance sur un autre. "La foi de Jésus Christ" souligne la radicalité de la grâce de Dieu et éloigne la confiance de l'homme de tout ce qui serait une "œuvre" dont on pourrait revendiquer le résultat. Ce dessaisissement est à la fois conscience de la grâce de Dieu et certitude de sa fidélité. Cf. « La foi en Jésus-Christ, c'est tout », <http://biblique.blogspot.com/archive/2010/08/12/la-foi-de-jesus-christ-c-est-tout.html>, où j'ai essayé de développer un peu plus le sujet sur la base scripturaire.